Case FRC 1215

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT

OU

LA VÉRITÉ RECONNUE;

Par un bon citoyen, qui veut contribuer au ſalut de la France.

On a beau ſe farder aux yeux de l'univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts,
Le public malin jette un œil inévitable ;
Et bientôt la cenſure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux;
Et nous développer avec tous nos défauts ;
Du menſonge toujours le vrai demeure maître,
Pour paroîtr ehonnête homme, en un mot, il faut l'être ;
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un mortel ici bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas.

BOILEAU.

Au Temple de la Vérité.

1790.

MHW 2443





L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

Long-tems, je l'avoue, j'ai été dans l'erreur; je ne pouvois me perſuader que d'autres vues, que celles du bien public, puſſent animer des hommes choiſis pour donner des loix à une nation entiere; je regardois le jour qui avoit vu commencer l'aſſemblée nationale, comme le jour le plus heureux que la France eût à déſirer dans l'état d'épuiſement & de détreſſe où elle ſe trouvoit; enfin, à en juger par les premieres opérations des repréſentans de la nation, & par les vues ſages que chacun ſe plaiſoit à leur croire; je me figurois déjà voir la France libre; la patrie reſpirer : quoi ! m'écriois-je dans l'excès de ma joie, les François ne ſeront donc plus de vils eſclaves, mais bien des citoyens libres? il n'y aura donc plus d'entraves, plus de barrieres qui puiſſent empêcher l'homme vertueux, l'homme de génie, dans quelque claſſe qu'il ſoit né, d'aſpirer & de parvenir aux premieres places de l'état? Le vice ne pourra donc plus s'applaudir des avantages dont il jouiſſoit, & la vertu ſera triomphante, heureuſe

patrie, je croyois déjà voir tes enfans égaux, & leur mérite ſeul faire leur différence; je remerciois déjà le ſiecle fortuné de la philoſophie; j'interpellois les manes célebres de Rouſſeau, Voltaire, Helvetius; venez, leur diſois-je, venez habiter parmi nous, & voyez les biens que vous avez produit. Nous gémiſſions ſous le joug du deſpotiſme miniſtériel, & nous allons en être délivré: les nobles jouiſſoient ci-devant de tous les priviléges & de tous les honneurs; tout privilége maintenant va être aboli: la nature, cette bonne mere, qui nous apprit la premiere, comme à ſes enfans, nos véritables droits, nous apprit auſſi que nous étions tous égaux, & qu'il ne pouvoit y avoir que l'injuſtice des hommes qui fit des êtres privilégiés; tout va donc rentrer dans l'ordre naturel, les honneurs s'accorderont dorénavant à celui qui les méritera & non à celui qui les paiera.

Juſqu'à préſent les plus riches poſſeſſeurs avoient été exempts d'impôts, tandis que le ſimple cultivateur, l'honnête ouvrier, le modique rentier ſupportoient toutes les charges de l'état; mais chacun rendant maintenant hommage à la juſtice & à l'équité, contribuera ſuivant ſes facultés; le tréſor national y gagnera, & la claſſe la moins fortunée de la ſociété ne

ſera plus accablée ſous le poids d'impoſitions auſſi injuſtes que conſidérables.

L'on ne fera plus des titres de nobleſſe, un commerce honteux; elle ne ſera plus le fruit d'un métal acquis par la fourberie & l'intrigue, mais bien la récompenſe de l'honnête homme, de l'homme de bien, de celui enfin qui aura bien mérité de ſa patrie & de ſon roi; la nobleſſe du cœur & des ſentimens ſera maintenant la plus précieuſe de toutes & la plus reſpectable.

Les miniſtres de l'égliſe, ramenés à leurs devoirs, ne donneront plus l'exemple odieux du vice & de la débauche, mais pratiqueront, comme ils les prêchent, les vertus & les ſaints devoirs que leur preſcrit la religion, dont ils ſont les maîtres & les ſoutiens. Nous les verrons venir au ſecours de l'état, & verſer dans le tréſor de la nation la plus grande partie de leur fortune immenſe, & ne conſerver le reſte que pour ſoulager l'humanité indigente, dont ils doivent être l'appui & les conſolateurs; on leur rappellera, à ces prélats fortunés, que s'ils vivent dans l'abondance, ils n'ont reçu tant de biens que pour les rendre avec profuſion à ceux qui ſe trouveroient en manquer; ah! ſans doute, leurs cœurs ſouvriront à la

pitié & à l'humanité; l'indigence & la misere disparoîtront sous les secours bienfaisans de cette classe généreuse de citoyens religieux, qui sentiront combien il est plus doux d'essuyer les larmes des malheureux, qui les béniront à jamais de leurs bienfaits; que de sacrifier à la jouissance frivole d'assouvir leurs passions & de flatter leur luxe scandaleux, l'or dont ils ne sont que des dépositaires sacrés, & dont ils doivent compte à la nation entiere. Tout enfin va se perfectionner, les abus supprimés, les malheureux secourus, les affligés consolés, l'abondance régnera par-tout & le bonheur des François sera bientôt à son comble; je le pensois alors, & je regardois les avantages qui devoient résulter de cette révolution, comme inappréciables pour toute la nation; enfin, voyant la France bâtir elle-même sur ses propres ruines l'édifice d'un empire à jamais florissant, je devenois optimiste, & m'écriois, François :

Reconnoissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

Mais, ô ciel! quel changement subit a dessillé mes yeux! qu'est devenue la France, ce séjour enchanteur où l'on ne connoissoit d'autres chaî-

nes que celles du plaiſir, où les amours libertins ſecouoient leurs flambeaux ſéduiſans, & où on voyoit à leur éclat les François fortunés ſavourer d'heureux jours; alors on admiroit l'embonpoint d'un prélat, l'ampleur d'un financier, la mine ſatisfaite d'un parlementaire : chez eux l'Anglois dépoſoit ſon ennui, l'Eſpagnol ſa gravité, l'Italien ſa jalouſie : près des belles Françoiſes l'Allemand oublioit ſa bouteille, le Ruſſe ſes conquêtes & ſa gloire, le Turc ſes malheurs & ſon ſérail, & tout un peuple plein de gaieté ne comptoit les jours de ſa vie que par ſes fêtes, ſes plaiſirs & ſes ſpectacles.

O changement inoui! la France ne ſera bientôt plus qu'un lit de douleur, une liberté trompeuſe lui creuſe un tombeau affreux où je la vois prête à deſcendre; la croſſe affligée, la ſimarre délaiſſée, la finance aux abois, un peuple furieux de démagogues inſenſés, des ariſtocrates hébétés des coups de mains manqués, des projets avortés, une couronne convoitée, un roi ſans puiſſance, & pour comble d'infortune une aſſemblée nationale.......

O qui que vous ſoyez, vous tous qui habitez le plus ſuperbe royaume du monde, vous dont un délire de liberté a égaré l'eſprit, mais dont l'ame eſt toujours honnête; vous qui fûtes

pendant treize ſiécles le meilleur, le plus doux, le plus aimant des peuples; François! ouvrez les yeux ſur la cauſe de tant de changemens malheureux! venez déchirer avec moi le voile dont une aſſemblée prétendue nationale cherche à ſe couvrir, ſcrutez le fond de ces cœurs foibles, perfides ou corrompus qui juſqu'à ce jour par de ſpécieux prétextes, ſous l'égide d'une conſtitution qu'ils ont commencé par ſe rendre favorable, & dont chaque article eſt pour nous un malheur de plus; qui, ſous les apparences les plus trompeuſes, ont abuſé de notre confiance, ont détruit l'édifice de notre bonheur & viennent encore d'être aſſez fourbes pour ſurprendre la fidélité & captiver même le ſuffrage d'un peuple foible auquel ils ont fait jurer d'être fidele à ſon malheur.

Habitans de la campagne, habitans des villes, habitans de la capitale, citoyens de tous les ordres, c'eſt à vous tous que je m'adreſſe; l'erreur vous aveugla comme moi, mais ouvrez avec moi les yeux, ſecouez avec moi le flambeau de la vérité, répandons dans tout le royaume la lumiere ſur les projets, ſur les intrigues de l'aſſemblée qui renverſe un ſi floriſſant empire: la dévoiler, c'eſt la détruire; &

elle peut dire avec plus de raiſon encore, que le fameux impoſteur de la Mecque:

Mon empire eſt détruit ſi l'homme eſt reconnu.

Quel jour affreux que celui qui vit naître les états-généraux! Depuis ce moment la paix, le repos, le bonheur a fui loin de nous: nos ennemis nout ont ſuggéré l'idée affreuſe de calomnier les ſiécles paſſés; & bientôt critiquant tout, ils ont fait de ces portraits exagérés, de ces tableaux ſurchargés, capables d'épouvanter le cœur des bons François; alors aux cris forcenés des bouches vendues, à l'ambition ſe joignirent les écrits affreux dictés par le fanatiſme ou la ſottiſe; l'on vit l'affreuſe diſcorde faire ſiffler ſes ſerpens ſur nos têtes; l'anarchie vint s'établir parmi nous: dès ce moment, le fanatiſme de la liberté s'arme de poignards; l'égoïſme aiguiſe un fer meurtrier; l'ambition ſoudoye, le ſoldé frappe; & la France, éplorée au milieu de tant d'horreurs, méconnoît ſes enfans.....

S'il fut jamais une circonſtance où l'aſſemblée nationale pût être de quelque ſecours aux François, c'étoit ſans doute dans ces jours de douleurs que l'on eût dû principalement reſſentir l'effet de ſes ſoins.

Eh bien, dans ce moment même, les repréſentans de la nation ſemoient & augmentoient par-tout la diviſion: leurs têtes à beaux projets, gonflées par l'orgueil de la philoſophie moderne, ne reſpiroient plus que ſuppreſſion & deſtruction; la nobleſſe & le clergé étoient devenus leurs antagoniſtes, & auſſi ambitieux que fanatiques ſous le maſque de la liberté, ils ne reſpectoient ni propriétés, ni privileges, ni droits, ni mandats; ils ſe diſoient, les rois des provinces & de la capitale, & regardant le monarque comme ſoumis à leurs décrets, & fait pour obéir, s'ils dépouilloient du manteau ariſtocratique ceux qui s'en étoient ci-devant revêtus, c'étoit pour s'en couvrir à leurs tours, & ſe rendre les maîtres de la France.

Poſſeſſeurs des rènes de l'empire qu'ils ont uſurpées; s'ils les laiſſent quelquefois flotter entre les mains du roi, ce n'eſt qu'à condition qu'il les dirigera à leur gré; ſinon il les lui reprennent pour le punir d'avoir oſé dire qu'il étoit le maître; peut-on ainſi avilir l'autorité ſuprême? Peut-on captiver de la ſorte la volonté du meilleur des princes, & rendre le ſouverain plus eſclave qne le dernier de ſes ſujets; c'eſt cependant après de telles actions qu'ils oſent dire qu'ils aiment le roi, qu'ils ſervent la nation; & ils ne

craignent pas ces infâmes imposteurs, qu'à la fin le peuple françois ne se lasse d'être si long-temps le jouet de douze cens prétendus défenseurs de la France, qui, sous le manteau du patriotisme, cachent leurs desseins aristocratiques; oui, j'ose le dire, l'ambition & l'intérêt sont les infâmes passions qui guident depuis long-temps, & aujourd'hui encore, des législateurs qui auroient dû n'écouter que la justice, & n'avoir que des vues de bienfaisance & d'amélioration, & qui, au contraire, aveuglés par des passions honteuses, vendent tous les jours leur honneur & notre destinée, au plus offrant & dernier enchérisseur.

Honni soit des états-généraux, honni soit des députés infâmes qui prédominent encore, honni soit de la philosophie trompeuse, la mère des crimes, que vantent les scélérats d'aujourd'hui, honni soit de ces hommes, les agens de la sottise, du fanatisme & de la fausse liberté, de ces hommes qui, recevant une solde immense, après avoir embrassé les idoles du temps, ont soldé à leur tour; qui, nouveaux Baziles, pour réussir dans leurs desseins, ont eu recours à la calomnie, & dont les libelles, les sarcasmes, les pamphlets, ont accablés les nobles qui les méprisent, & le clergé trop foible, qui, non sans

raiſon, entrevoyoit ſa ruine, tout enfin dans ces jours d'horreur, atteſta que notre eſprit républicain oublioit ce qu'il devoit à ſes rois qui les rendirent libres, aux grands qui furent autrefois l'eſpérance & le ſoutien de la patrie, & qui nous faiſoient vivre.

En un ſeul jour, l'eſprit de vertige s'eſt emparé des François; en un ſeul jour, des bras ſe ſont offerts à nos chers députés pour enſanglanter la ſcène; la proſcription a enveloppé, en un ſeul jour, le clergé & la nobleſſe : un cris s'eſt élevé, & la France a failli devenir un déſert.

Le moment eſt venu de faire entendre ces mots ſi eſſentiels, les ſeuls qui puiſſent ſauver la France; il faut les répéter juſqu'à la ſatiété; il faut que chaque François les entende en ſe couchant, les médite la nuit, les promulgue le jour; l'artiſan, dans ſon attelier, où il n'a plus d'ouvrage commandé, & où la miſère l'attend; le payſan, dans ſa chaumière, où il regrette & ne voit plus la main bienfaiſante de ſon ſeigneur qui le nouriſſoit, & dont il a ravagé les propriétés; les commerçans des plus riches villes du royaume, dans l'inaction d'un commerce engourdi, & au milieu de ſes marchandiſes qu'ils ne peuvent vendre; l'habitant

de cette capitale qui ne ſubſiſte que par le luxe des grands conſommateurs, & qui a banni de ſon ſein le régnicole & éloigné les étrangers; enfin dans les villes, les hôtels ſont abandonnés; dans les campagnes, les châteaux ſont déſerts; par-tout la conſommation diminue chaque jour, & par-tout le nombre des marchands, des artiſans, des ouvriers, eſt toujours le même.

François! ne voyez-vous donc pas, qu'en dépouillant, qu'en vexant ceux qui vous faiſoient travailler, ceux qui vous faiſoient vivre, c'eſt vous que l'on a rendu malheureux dans les rigueurs d'un long hiver; pendant la ceſſation des travaux, vous aviez des appuis, on vous les a ôtés; vous aviez des reſſources, on vous les a détruites, & il ne vous reſte aujourd'hui que le ſtérile regret d'avoir été trompé par ceux en qui vous aviez mis toute votre confiance?

O ſiecle de crimes, périſſe ta mémoire! Qu'à jamais tu ſois cité comme celui des calamités de l'infortune & de la miſere, au moins, dans des jours plus heureux, on vit quelques vertus honorer l'humanité; mais dans ces jours maudits on n'a pas vu une ſeule belle action, pas un acte de vertu, & cette révolution n'offre, aux yeux du ſage obſervateur, que le raffine-

ment du crime, que l'égoïſme le plus parfait; l'hypocriſie la mieux voilée, les complots les plus déteſtables, & le compoſé de tous les vices, & de tous les forfaits; enfin, le plus beau royaume eſt au moment de périr; le premier monarque de l'Europe eſt priſonnier dans ſa capitale : au lieu d'un maître nous en avons douze cents qui n'écoutent que leurs intérêts, qui détruiſent & renverſent tout ſans rien rétablir; ils ont voulu nous prendre par la famine, & ils ont failli réuſſir en nous faiſant manquer de pain; aujourd'hui que nous avons ſu nous mettre à l'abri d'un tel malheur, ils cherchent à nous prendre par l'argent, à nous en faire manquer : le numéraire, dans ce moment, eſt des plus rare, l'argent ſe vend, il s'en fait un commerce honteux, & il finira peut-être par manquer bientôt entiérement : c'eſt cependant en France que l'on voit de pareilles horreurs ; c'eſt à de telles extrémités que ſe trouve réduit le royaume le plus floriſſant.

Ah! ſans doute, François, votre malheur eſt grand, votre perte eſt prochaine, il eſt cependant tems encore de vous ſauver; arrêtez-vous ſur le bord de l'abîme, reprenez courage, & vous aurez la poſſibilité de punir les auteurs de vos maux, de les dévouer à l'indignation

publique ; chaſſez ſur-tout ces monſtres infâmes qui ſont venus troubler votre félicité ; mettez votre confiance entiere dans votre bon roi, ce pere de ſon peuple, ce Louis qui ſeul peut faire votre bonheur; ce monarque chéri, dont je ne puis ſans parler ſans enthouſiaſme, dont l'infortune m'arrache des pleurs, & qui, par ſes vertus, eſt ſeul digne de régner ſur un peuple ſage, éclairé, & amateur de la véritable liberté ; c'eſt ainſi que vous rendrez à la France ſa ſplendeur, au meilleur des rois ſa liberté & ſa puiſſance, & à tous ſes ſujets, la paix, l'abondance & la félicité.